

L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

Assurances-Vie réalisées depuis la Fondation

(NON COMPRIS LES RENTES VIAGÈRES)

Quinze MILLIARDS

427 MILLIONS de francs

Aucune Compagnie d'Assurances - Vie, au monde, à aucune période de sa gestion, n'a réalisé un pareil total d'assurances, et n'a réalisé pendant toute sa gestion une moyenne annuelle de 405 millions 973 mille francs d'assurances.

DIRECTION GÉNÉRALE FRANÇAISE :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36^{bis} Avenue de l'Opéra
PARIS

« Pas pour UN JOUR, mais pour TOUJOURS »



Sur Mesure
COSTUME CYCLISTE, DEPUIS 55 FRANCS



COSTUME BLOUSE, DEPUIS 65 FRANCS
Genre Gracure

ÉTÉ 1898

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

AISE

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons

ASSURANCES SUR LA VIE.

DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra.

Banquier de la Compagnie : LE CREDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS

AGÈRES

AGE	G ^{re} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^{re} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^{re} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	307 "	377 "	30 ans	452 "	514 "	60 ans	84 90	84 "
35 -	347 "	414 "	35 -	460 "	528 "	70 -	134 90	118 30

Vie entière, 20 primes avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs

Mixte, 20 ans avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.

Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une tête, payables trimestriellement

LA MUTUAL LIFE

Compagnie d'Assurances sur la Vie + Rentes Viagères

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit **UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE**

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.

NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison immédiate par les **PILULES ANTINEURALGIQUES** du **Dr CRONIER**.
Boîte : 3 fr. (envoi f^o). — Ph^o 23, Rue de la Monnaie, Paris.

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES CIGARETTES ou la Poudre



ESPIC
OPPRESSIONS
TOUX

RHUMES, NEURALGIES

Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires.

TOUTES PHARMACIES : 2 FR. LA BOÎTE

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette.

SULFURINE

BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygiénique — Fortifiant — Antirhumatismal
Souplesse et beauté de la peau

Pharmacie LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs



N'est-ce pas merveilleux de pouvoir prendre chez soi, pour 1 fr. 25, un bain sulfureux sans odeur et sans baignoire spéciale.

En vente dans toutes les Bonnes Pharmacies.

Ayuntamiento

Cacao van Houten
Le Meilleur des CHOCOLATS liquides.

UNE CUILLERÉE À CAFÉ
SUFFIT POUR UNE BONNE TASSE
D'EXCELLENT CHOCOLAT

C'est le repas du matin dans le monde entier

PASTILLES

VICHY-ÉTAT

LES SACHETS DE TOILETTE

du docteur DYS

Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans artifice

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR



FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE

Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Mai 1898

DIRECTION ET RÉDACTION

24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, Union postale

Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS

Du Figaro quotidien.

SOMMAIRE

NOS GRAVURES. par M. — **LA PRÉFACE DU SALON,** par T. S. — **CROQUIS DU MOIS.** par LUTÉCIUS.

LES LIVRES, par T. G.

ATELIERS D'ARTISTES, par FR. THIÉBAULT-SISSON; MM. Léon Bonnat, Jules Lefebvre, Henner, J.-L. Gérôme, Carolus-Duran, Benjamin-Constant, Madame Madeleine Lemaire, MM. Besnard, François Flameng, Guillaume Dubufe, dans leurs ateliers (photographies instantanées).

Reproduction en fac-simile en couleurs d'œuvres inédites de ces artistes: *Esquisse pour un portrait d'enfant*, par Jules Lefebvre; *Etude*, par Henner; *Deux amies*, par Madame Madeleine Lemaire; *Fragment de « Daphnis et Chloé »* — maquette du Belluaire, par J.-L. Gérôme; *Etude pour un profil de Ma-*

dame Rose Caron, par L. Bonnat; *Esquisse pour l'escalier de la nouvelle Bibliothèque de Boston*, par Puvis de Chavannes; *Esquisse pour le portrait de Madame de M.*, par F. Flameng; *Esquisse pour un portrait d'enfant*, par Besnard; *Esquisse pour le plafond de la salle des fêtes à l'Elysée*, par G. Dubufe.

LA SEMAINE SAINTE A SÉVILLE. par A.-E.-E. VINCENT, photographies instantanées d'après des clichés de M. le comte B. Tyszkiewicz.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

LA GUERRE EN DENTELLES. épisode de la Guerre de Sept ans, par J.-F. GUELDRY (double prime).

COUVERTURE :

PRINTEMPS, par W^m DE LEFTWICH-DODGE.



Cliché Paul Boyer.

S. M. LA REINE VICTORIA, A CIMIEZ

NOS GRAVURES

Chaque année, maintenant, la reine Victoria vient faire, sur la côte d'Azur, un séjour de quelques semaines. Entourée de la respectueuse et discrète sympathie des habitants, des touristes et de la colonie cosmopolite, Sa Majesté se délasse, dans les distractions d'une vie très simple, des soucis et des fatigues du pouvoir.

Par une faveur spéciale, dont elle se montre très parcimonieuse, Sa Majesté a daigné autoriser M. Paul Boyer à la photographier, pour le *Figaro Illustré*, se promenant dans une des allées de la Villa de Cimiez, en conduisant son âne blanc, désormais historique.

La grande et belle prime signée J.-F. Guldry, si pleine de couleur et de mouvement, que contient ce fascicule, se rapporte à un

épisode de la Guerre de Sept Ans qui se passe, exactement, le 27 juillet 1757.

Georges d'Esparbès, dans un de ses contes militaires, dont s'est inspiré le peintre, a pittoresquement décrit cette scène :

« La marquise de Pompadour avait averti M. d'Ablancourt que, le jour venu, elle offrirait le bouquet pour que ses grenadiers à cheval, fleuris de ses doigts, se souvinssent d'elle.

« Après la charge, d'Ablancourt, froid, ordonnait l'appel. Un carrosse, tout à coup, entra dans la plaine, galopa vers le régiment, et la marquise de Pompadour, blanche comme un lis, apparut.

« Elle avait suivi ses fleurs. Elle venait remercier le régiment, ses doigts errèrent à sa bouche, y prirent un baiser, un seul... »

Quant à cette dénomination singulière de *La Guerre en Dentelles*, on la trouve dans les mémoires et les gazettes de l'époque, faisant allusion au luxe, aux raffinements d'élégance et aux agréments féminins dont s'entouraient les chefs des armées et les officiers.

M.

La Préface des Salons

O n aura beau dire et beau faire, l'ouverture du Salon sera toujours, pour les Parisiens, l'événement le plus sensationnel de l'année. Tous les flots d'encre versés par les plus judicieux de nos critiques, toutes les plaintes, si légitimes qu'elles soient, de nos salonniers sur le mauvais goût du public n'empêcheront jamais le grand hall des sculp-

teurs et des peintres de s'ouvrir dans la plus exquise des saisons parisiennes, au printemps, à l'heure où nos mondaines arborent avec crânerie, dans le plein air, les notes tendres et le tissu froufrou de leurs toilettes de fin d'avril!

Le Salon vivra tant qu'il y aura de jolis visages à peindre, et de jolies épaules à modeler, tant qu'il y aura en France de la grâce, du charme et de la beauté. C'est dire d'avance qu'il est sûr du lointain avenir. Chaque année, quand le « joli mois de mai » reviendra, les Salons s'ouvriront, immuables, et le public



LÉON BONNAT DANS SON ATELIER ET MADAME ROSE CARON (Voir p. 96)

trouvera le même plaisir à feuilleter dans les journaux quotidiens, dans les revues, les pages consacrées aux artistes; il lira avec la même attention les articles, sérieux ou légers, qui lui parleront de ses peintres, lui décriront l'atelier de ses sculpteurs, l'initieront au menu détail de leur vie, lui dévoileront, avec le secret de leur travail, les particularités de leur technique et lui serviront, savamment diluée, l'anecdote caractéristique qui lui est chère.

Cette préface obligatoire au Salon, le *Figaro illustré* se devait à lui-même de l'écrire. En une douzaine de petites études séparées, nous avons croqué à l'intention de nos lectrices l'intérieur de quelques-uns de nos ateliers parisiens les plus « chic ».

Ces maîtres se sont prêtés de la meilleure grâce du monde à nos demandes, même les plus indiscretes. Avec l'aide du soleil, l'objectif du photographe a pris d'eux et de leur entourage les aperçus les plus familiers. Ils n'ont pas craint de nous montrer, à peine ébauchée, l'œuvre en cours, ils ont bavardé sans crainte avec nous comme avec le vieil ami que nous étions pour bon nombre d'entre eux. Il en est sorti les quelques pages que vous allez feuilleter. Ne leur soyez pas trop sévères, mesdames. Traitez-les avec cette facile indulgence qui est une de vos vertus, non la moindre, et pardonnez en souriant à mon insuffisance. Vous ne pouvez pas vous y refuser: c'est le printemps!

T. S.

Les Croquis du Mois

30 Avril.

Très mouvementé, ce mois d'avril, agréablement coupé par les vacances pascales, qu'a favorisées une aimable température. On s'est beaucoup remué à Paris, bals, musiques, comédies, nombreux et somptueux mariages; sur la Côte d'Azur, séjour prolongé des mondains et des étrangers qui ont fini par découvrir qu'en restant en avril et en mai à la Méditerranée on jouissait d'une primeur d'été, après y avoir goûté la primeur du printemps.

En province, l'approche des élections a rappelé dans leurs terres beaucoup de bons français, qui ne se désintéressent pas de la question politique.

C'est partout un va-et-vient considérable et l'on ne saurait, en ce moment, s'arrêter aux grandes gares de bifurcation sans rencontrer nombre de gens de connaissance, allant soit à leurs plaisirs, soit à leurs affaires.

Paris a reçu, dans sa vie mouvementée de capitale cosmopolite bien des visites impériales, royales et princières: aucune ne lui a été plus douce que celle de Wilhelmine, reine des Pays-Bas. Elle nous a apporté la fleur de sa royauté prochaine, fleur qui ne s'ouvrira officiellement que dans six mois. Elle est devenu tout de suite notre

amie, cette blonde et mignonne Majesté, dont la grâce et la simplicité éveillent le souvenir des jolies princesses de contes de fée. Dans l'âme populaire se manifestait aussi comme un attendrissement et une mélancolie en songeant aux tempêtes que l'avenir prépare, peut-être, à cette tige de lis fraîche et frêle. Car le rôle des souverains comporte aujourd'hui de terrible aléas. L'on s'inclinait avec respect devant cette mère et cette veuve, si simple, si sage et si digne qui a guidé la jeune reine jusqu'au seuil de sa majorité et jusqu'aux marches de son trône, et l'on se rappelait qu'à l'autre extrémité de l'Europe une mère, aussi, non moins digne, non moins aimée de son peuple assumait la tâche haute et périlleuse de défendre l'honneur d'une grande nation pour pouvoir le remettre intact à son jeune fils.

Comme l'avait fait prévoir le succès du Concours hippique, la peinture s'est tout de suite acclimatée dans la Galerie des machines. La Société Nationale des Beaux-Arts (Ex-Champ de Mars) entretenait déjà des relations de voisinage avec ce local: elle était du quartier: mais, chez les Artistes français (Ex-Champs-Élysées) que de lamentations lorsque le déménagement s'imposa! Ce bon vieux Palais de l'Industrie, rien ne semblait pouvoir le remplacer: aujourd'hui on ne le regrette guère, on n'y pense même plus. Ah! les morts vont vite et les vivants ne pleurent pas longtemps les défunts, surtout lorsqu'elles leur ont trouvé un remplaçant à leur convenance.

Il faut bien reconnaître que la Galerie des Machines, par cela même qu'elle ne comporte aucune esthétique, aucune ligne architectu-

rale, qu'elle n'est, à proprement parler, qu'un vaste espace abrité de la pluie, s'adapte à toutes les combinaisons et laisse toute aisance à ceux qui viennent camper sous son toit transparent. Les circonstances ont, en outre, facilité singulièrement la tâche des organisateurs : les deux sociétés se trouvant dans la nécessité, sinon de fusionner, mais de se juxtaposer, de cohabiter, on a imaginé fort ingénieusement une installation qui maintient chacune chez elle, comme qui dirait un appartement double, pour deux sœurs qui veulent faire ménage séparé mais qui ont, cependant, des amis communs. Les amis communs, dans le cas présent, c'est le public qui pourra faire la comparaison en une seule visite de quelques heures : il trouvera les

deux sœurs charmantes, avec des séductions diverses, et je souhaite vivement qu'il les réconcilie.

✱

Les théâtres ont déployé, en ce mois d'avril, une activité fiévreuse : la seule émunération des pièces nouvelles ou des reprises dont les titres s'évalent sur les colonnes Morris remplirait un nombre respectable de lignes : *La Martyre*, de Jean Richepin, au théâtre français; *L'Ainée*, de Jules Lemaitre au Gymnase; *Lysiane*, de Coolus à la Renaissance; *Mon Enfant*, de Janvier de la Motte à l'Odéon; la *Culotte*, de Sylvanet et Artus, et le *Boulet*, de Pierre Wolff, au Palais-Royal;



« LES MUSES INSPIRATRICES ACCLAMANT LE GÉNIE, MESSAGER DE LUMIÈRE », PAR PÉVIS DE CHAVANNES
Esquisse d'une partie de la décoration de l'escalier de la nouvelle Bibliothèque de Boston (voir p. 98)

le *Maréchal Chaudron*, à la Gaité; la reprise de *Décoré* au Vaudeville; celle de l'*Amour Mouillé*, à l'Athénée-Comique et de la *Fauvette du Temple* aux Folies-Dramatiques; sans compter les innombrables productions écloses et les numéros sensationnels exhibés à l'Olympia, aux Folies-Bergère, dans les cafés-concerts, les cirques et les divers cabarets à dénominations baroques de la Butte-Montmartre. Que germait-il, au point de vue littéraire, de toute cette effervescence et quel profit réel en retireront auteurs et directeurs? le temps et le bulletin de la Société des auteurs dramatiques ne tarderont pas à nous l'apprendre.

Le gros morceau à été, sans conteste *La Martyre* de Jean Richepin. Grandeur du sujet, ampleur sonore des vers, interprétation admirable, mise en scène éclatante, tout concourait au succès de cette œuvre. Sans doute, son allure shakespearienne et romantique a un peu dérouté le public : nous sommes des latins et nous concevons difficilement qu'un sujet antique puisse être traité autrement que dans la forme classique. Mais l'hésitation a bien vite cédé devant le talent si puissant et si véhément de Mounet-Sully, la farouche allure de Paul Mounet, le charme de Mademoiselle Bartet, charme dominateur qui vous pénètre, parce qu'on sent qu'il vient du fond de son âme.

Dans la pièce de notre collaborateur et ami Romain Coolus, Sarah Bernhardt s'est montrée sous un jour nouveau. *Lysiane* est une comédie bourgeoise, qu'auraient pu concevoir Emile Augier ou Alexandre Dumas fils, — je ne nommerai pas Scribe, par crainte de contrister M. Coolus — mais l'auteur a traité son œuvre suivant des procédés très modernes, ce qui rachète tout. La grande artiste a compris la nuance et elle a su donner une puissante et exquise note de vérité à ce caractère si délicatement tracé d'une veuve, qui, malgré son grand fils déjà marié, n'en est pas moins restée une amoureuse et une sentimentale.

Au Vaudeville, Réjane toujours sur la brèche, défatiguée par le succès de la souscription, des peines que lui a imposées l'organisation de la représentation au bénéfice d'Alice Lavigne, a donné une nouvelle jeunesse à *Décoré*, de Henri Meilhac, elle y est, d'ailleurs, admirablement secondée par Huguenet qui a décidément pris la succession de Dupuis.

Et c'est ainsi que le public retrouve, en cette « saison » de 1898 ses trois grandes artistes : Bartet, Sarah et Réjane, sans lesquelles la vie théâtrale semblerait vide.

Si les théâtres, grands, moyens et petits n'ont pas chômé, les concerts ont sévi terriblement, en ce mois. Les devantures des magasins de musique sont obstruées d'affiches, où éclatent, avec beaucoup de K, de W, de Z, et d'Y, les noms les plus allemands, les plus polonais, les plus tchèques : quelques français et quelques italiens apparaissent, rares. Tous ces virtuoses, femelles ou mâles, possèdent d'extraordinaires virtuosités, sur les instruments les plus variés. Je ne

tenterai pas d'entraîner mes lecteurs dans ces flots d'harmonie — où il ne me suivraient pas, d'ailleurs. Il me faut cependant signaler le concert du Vendredi-Saint, donné au Châtelet par l'orchestre de Colonne, que dirigeait Hans Richter, le kapellmeister de l'opéra impérial de Vienne et l'un des porte-flambeaux de l'interprétation wagnérienne. Je ne sais qui l'on doit le plus louer, de l'orchestre du Châtelet ou du chef qui le conduisait ce jour-là. Mais je dois dire que je n'ai entendu nulle part une interprétation aussi claire, aussi limpide d'œuvres considérées comme extrêmement compliquées et même comme inexécutables, telles que la mort d'Yseult, la première scène de Parsifal de Wagner et la symphonie avec chœur de Beethoven.

✱

Le Photo-Club de Paris ouvre, le 3 mai, son *Salon de photographie*, dans la Galerie des Champs-Élysées. Cette exposition prouvera victorieusement que l'amateur, naguère salué de sourires ironiques, est en mesure, aujourd'hui, de relever la photographie du rang de métier au niveau d'un art très subtil. Ce qu'un photographe professionnel, préoccupé des exigences de la clientèle et des nécessités commerciales ne peut pas faire, un amateur peut le réaliser : il a les loisirs, les moyens pécuniaires; il cherche, il tâtonne, il use des plaques, il gâche des produits, mais il finit par obtenir des résultats. Le traitement intelligent des épreuves à la gomme bichromatée constitue une véritable révolution dans la photographie : ce vulgaire produit chimique aura peut-être la gloire de servir de trait-d'union entre l'art et la photographie.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Tant d'événements et tant d'hommes prodigieux se sont entassés dans ce court espace de temps qu'a rempli le règne de Napoléon Ier, que le récit des uns par les autres est vraiment intarissable. Depuis bientôt quinze ans, chaque semaine, pour ainsi dire, apporte de nouvelles « contributions » à l'histoire des vingt-trois années de l'épopée impériale et l'intérêt ne s'épuise pas. Parmi les travaux le plus récemment parus, on doit donner la première place au *Dayout* édité par le comte Vigier, arrière petit-fils du duc d'Auestadt. Plusieurs publications — y compris la *Correspondance du maréchal* — font connaître au public cette grande figure. Mais ces publications n'ont point défloré par avance l'œuvre de recherche et d'érudition du comte Vigier, qui constitue un document absolument nouveau.

Dans son style concis, lapidaire, Napoléon a dit de Davout, au

lendemain de la bataille d'Iéna : « ce maréchal a déployé une bravoure distinguée et de la fermeté de caractère, première qualité d'un homme de guerre. » En 1806, tout le monde savait ce que cela signifiait. Aujourd'hui l'éloge, si simple, de Napoléon a besoin d'être commenté. Frédéric Masson s'est chargé de ce soin et, dans une introduction magistrale a développé la pensée de l'Empereur, et démontré que, parmi les héros de l'épopée, les Murat, les Lannes, les Ney, les Masséna, une place à part doit être réservée à Davout, « le seul peut-être, qui ait su comprendre Napoléon. » Les deux volumes in-8° de *Davout* sont édités par Plon et Nourrit.

Le deuxième volume de *Napoléon et sa famille*, de Frédéric Masson, vient de paraître chez Ollendorf : il comprend la période de 1802 à 1805, c'est-à-dire les origines du Consulat à vie, la formation de l'Empire, la lutte pour l'hérédité, les mariages de Pauline, de Lucien et de Jérôme. C'est de l'histoire intime qui montre que si, comme dit le proverbe, il n'y a pas de grands hommes pour leurs valets de chambre, il n'y a pas davantage de héros pour leur famille.

Quel aimable livre que ce *Napoléon à Sainte-Hélène*, où madame Abell raconte les souvenirs de son enfance passée à Sainte-Hélène en un contact journalier avec le grand prisonnier ! Ces récits empreints d'une jolie grâce puérile, nous montre un Napoléon familial, enjoué, séduisant et plein d'indulgence pour cette petite Betzy, vive, curieuse et ne respectant rien. Madame Abell est morte en 1871 ayant conservé intact le culte de Napoléon qu'elle appelait toujours, depuis Sainte-Hélène « son ami Bony. »

Marie de la Grange d'Arquien, fille d'un simple capitaine aux gardes de Philippe d'Orléans, fut, à la suite d'événements invraisemblables, épousée par Sobieski et devint reine de Pologne. Cette aventure étrangement romanesque, M. Waliszewski la raconte dans son volume intitulé : *Marysienka*, tranche d'histoire peu commune et dont on ne saurait suspecter l'authenticité, l'auteur étant de ceux qui savent à la fois satisfaire aux exigences de la documentation et amuser ses lecteurs.

M. Paul Gruyer vient de donner aux érudits et aux amateurs le

second volume de la *Peinture à Chantilly*, qui est consacré à la peinture française. A l'encontre de ce que font la plupart des lecteurs qui, en présence d'un ouvrage illustré, regardent tout d'abord « les images », je commencerai par apprécier les qualités de haut savoir, de précision descriptive, de perspicacité artistique dont ce livre est un parfait modèle, digne d'être étudié par quiconque aspire au titre de véritable critique d'art. De Clouet à Bonnat, M. Paul Gruyer passe en revue toutes les œuvres des grands maîtres nationaux qui couvrent ces murailles historiques et somptueuses, et l'on ne peut trop louer la belle tenue de ce commentaire qui, pendant près de cinq cents pages, sait éviter l'aridité du catalogue et met, dans chaque ligne, un enseignement. Et, pour en venir à l'illustration, je dirai que ce volume, édité par la maison Plon, contient quarante héliogravures, reproduisant les plus belles œuvres de cette collection, si patiemment et si amoureusement constituée par le duc d'Aumale et dont l'Institut de France a désormais le dépôt et la France la jouissance.

Les plus forts — M. Georges Clémenceau apaisé par l'âge, l'expérience et les déboires de la vie le reconnaît aujourd'hui — ce sont les préjugés sociaux, les hypocrisies mondaines, l'aristocratie de l'argent, celle du sang bleu, celle de l'industrie contre lesquels ne sauraient prévaloir ni l'honnêteté, ni la droiture, ni l'amour du prochain, ni l'impérieuse bonté. En lisant ce roman vraiment beau et vraiment bon, l'on se prend à regretter les vingt-cinq années consacrées par M. Clémenceau à une politique de haine et de violence. Il rêvait sans doute de contraindre les hommes à s'améliorer et voulait assurer leur salut par la bonté, comme l'inquisition brûlait les gens pour sauver leur âme : il sait maintenant à quoi s'en tenir et se résigne tristement à philosopher.

Georges Ohnet, dans son *Roi de Paris*, histoire — quasi-véridique dit-on — d'un aventurier de grande marque, ne va pas comme Georges Clémenceau fouiller les profondeurs de la psychologie sociale : il y a, néanmoins dans son roman, à côté de formules, de personnages et de procédés d'un effet inmanquable mais quelque peu suranné, des pages pleines d'émotion et de beaux sentiments. T. G.

L'ÉLÉGANCE

CHEZ

LES ÉTRANGÈRES

Nous avons étudié l'élégance chez la Russe. Voyons-la chez l'Américaine du Nord.

Fière de la jolie nuance de ses cheveux blond cendré, elle use rarement de la teinture et ne s'en sert quelquefois que pour donner à sa chevelure le ton fauve, quand il sied mieux à sa figure. Se coiffe naturellement et n'use de faux devants que pour les voyages, afin d'économiser le temps. Mais les exige très beaux de nature et d'exécution, et par conséquent, de très grand prix. Raffole de l'écaillé, mais en modèles pratiques. Choisit de préférence les nuances chaudes.

Comme chapeau, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne tombe pas dans l'excentricité, mais tient à les avoir fort corrects. S'habitue à la voilette, qu'elle reconnaît indispensable pour les longs voyages.

L'Américaine du Nord, ayant le teint frais et rose, n'a pas besoin de fards. Aussi n'en use-t-elle que pour les bals et soirées, où, en



L'AMÉRICAINNE DU NORD

raison de la lumière, elle a quelquefois besoin d'accentuer un peu la tonalité et de donner plus d'éclat à ses yeux gris.

Elle a de jolies dents et en prend grand soin, ou plutôt les fait soigner par le dentiste, absolument comme chez nous on confie l'entretien de sa chevelure au coiffeur. Sur ces dents nacrées, s'ouvrent des lèvres fines et légèrement colorées.

Pour les mains et les soins qu'elles comportent pour l'Américaine du Nord, il suffira de dire que c'est elle qui a inventé la manucure. Comme conséquence, elle est très difficile pour ses gants, qui doivent mouler la main sans la gêner. Aussi ne les porte-t-elle que faits sur mesure.

Comme toilette, elle a une préférence pour le genre tailleur.

N'a pas absolument de parfum favori.

Choisit le plus frais, le plus discret. Évite

avec le plus grand soin l'horrible musc artificiel qui exaspérait ses nerfs délicats.

L'éventail est pour elle d'un usage journalier. Elle sait admirablement s'en servir, et personne ne peut lui en remontrer sur ce point.

Sans mépriser les bijoux, elle ne s'en charge pas beaucoup. S'attache surtout à avoir de belles lignes et de très belles pierres. Préfère avec raison la qualité à la quantité.

Signes particuliers : Allures indépendantes, sait à merveille équilibrer son budget et vit entre l'Amérique, l'Angleterre et la France, se trouvant partout chez elle et à son aise.

LENTHÉRIC.

PARFUMEUR, 245, rue Saint-Honoré, PARIS

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 45, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.
Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 04 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 45 et 11 h. du soir.
Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 07 du soir.
Départs d'Utrecht à 9 h. 08 du matin, 1 h. 08 et 6 h. 46 du soir.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

aux stations thermales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.
Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans).

Des billets de famille, de 1^{re}, 2^e et 3^e classes, comportant une réduction de 20 % à 40 %, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales ci-après du réseau du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 30 kilomètres (aller et retour compris), et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Bousod, Manzi, Joyant et C^{ie}, Asnières.

L'ART DE SE RAJEUNIR

La femme la moins coquette ne voit pas sans chagrin les rides envahir son visage. Ce chagrin, on peut l'éviter grâce aux sachets du docteur Dys, car on assure fraîcheur et beauté avec les ablutions du lait produit par ces sachets dans une eau ordinaire.

Mais voilà que plusieurs industriels cherchent à profiter du courant établi par le docteur Dys. Qu'on sache bien que le contenu des sachets de toilette échappant absolument et complètement aux analyses les plus minutieuses, personne ne peut les imiter que de très loin. Il a fallu une grande science et toute une vie d'études et d'expériences pour arriver à les nuancer de manière à ce que tous les genres d'épiderme y trouvent chacun leur satisfaction particulière. Le secret de la composition des produits esthétiques du docteur Dys est devenu la propriété de son seul préparateur et collaborateur, Darsy, 31, rue d'Anjou. Nul autre ne peut les fabriquer.

A côté des sachets de toilette, si utiles aux jeunes femmes pour les empêcher de jamais vieillir, le docteur Dys a institué un traitement spécial et merveilleux pour ramener sur le teint une fraîcheur naturelle et en enlever les rides.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

ATELIERS D'ARTISTES

CHEZ JULES LEFEBVRE

RUE La Bruyère, en haut de la rue Notre-Dame-de-Lorette, vieil hôtel, modeste d'aspect sur la rue, au dedans très simple et très calme, une joie du haut en bas pour les yeux. Joie sévère dans l'escalier, meublé tout au long de sa spirale de gravures et de dessins des vieux maîtres ou d'après les vieux maîtres. Les *Triumphes* de Mantegna y alternent

avec de robustes sanguines et des crayons vaporeux où revit l'âpre génie de Michel-Ange, où toutes les grâces de Raphaël se précisent dans quelque noble motif emprunté à ses fresques du Vatican. Des modernes aussi : Ingres avec ses crayons, Delaroche avec des croquis et les camarades de la villa Médicis avec des souvenirs au crayon de leurs voyages.



ESQUISSE POUR UN PORTRAIT D'ENFANT, PAR JULES LEFEBVRE

Deux ateliers dans la maison, l'un en haut, l'autre au rez-de-chaussée, celui d'en haut pour l'hiver, celui d'en bas pour l'été. Tous deux vastes : mais le premier, plus encombré, plus intime, atteste qu'il est préféré par le maître ; le second, plus luxueux, avec des profusions de plantes vertes, a la physionomie d'une vraie

salle des fêtes. Des portraits de famille, signés de Jalabert, de Doucet, posés sur des chevalets coquettement drapés, en meublent l'intérieur, avec de beaux bahuts et de magnifiques tapisseries de la Renaissance. Tandis que j'examine curieusement une vaste niche, drapée d'étoffes orientales, et dont l'ouverture est

ornée de lambrequins rutilants où des broderies d'or, capricieusement enlacées, figurent des caractères arabes, le maître est

arrivé. — « Vous vous demandez ce que c'est, fait-il en me serrant la main. C'est une cage que j'ai fabriquée tout exprès pour



JULES LEFEBVRE DANS SON ATELIER

y mettre un oiseau que je ne trouve pas, l'oiseau rare des peintres, un modèle irréprochable de nu. Voilà des années que j'en rêve. Une femme de type oriental, et parfaite! Si vous la connaissez, je me recommande à vous.»

Nous montons. Dans l'atelier du haut, tapisseries aussi, mais des tapisseries à figures colossales, dessinées, semble-t-il, par un Daniel de Volterre en goguette: gestes pompeux et vides, envollements de draperies furibonds. Et de ces motifs déclamatoires, revêtus il y a quatre siècles, de colorations violentes et heurtées, la patine du temps a fait un revêtement d'une gamme somptueuse encore, mais

d'une douceur de tons infinie. C'est un rêve. Dans le coin spécial occupé par le portrait en cours d'exécution d'une célébrité belge, le comte de Kerchove de Deuterghem, ancien gouverneur du

Hainaut, j'examine, en l'absence du modèle, la toile en partie terminée. Sur le fond sombre, la tête et le buste s'enlè-

vent, superbes d'énergie et d'accent. C'est un morceau qui comptera parmi les plus décisifs de l'artiste. Je regarde curieusement les deux jambes, vigoureusement esquissées en traits blancs qui disparaîtront, d'ici quelques heures, sous le modelé définitif. Plus curieusement encore, je détaille, sur un portrait à peine commencé de jeune fille, le premier travail du pinceau. Une fois la pose arrêtée, le peintre a enlevé sur sa toile le contour, établi à larges coups de brosse un fond neutre et commencé en



HENNER DANS SON ATELIER

bistre le modelé. De là, il a passé aux traits essentiels de la physionomie, précisé le regard, donné à la bouche son accent. Ces deux touches lumineuses lui serviront de points de repère



ETUDE, PAR HENNER

pendant toute la durée de son travail. Et ce travail, pour qui connaît la peinture de Lefebvre, une peinture très étudiée, dans laquelle le souci du dessin joue le grand rôle, et où la couleur n'intervient le plus souvent que comme appoint, ce premier travail de couverture de la toile est d'une liberté surprenante. A ce premier jet se superpose la touche disciplinée et sévère qui caractérise la manière du peintre. Vous voyez qu'il n'y a pas seulement plaisir, mais profit, à questionner chez eux les artistes et qu'on s'y documente d'une façon très serrée sur leur compte.

Renseignons-nous maintenant sur l'appareil dans lequel nous voyons le comte de Kerchove enfermé en face du portraitiste. C'est une table à modèle des deux côtés de laquelle se dressent deux cadres en charpente réunis par une large planche qu'on peut placer à des hauteurs différentes. En arrière et sur les côtés, une draperie qui donnera le ton à l'artiste pour le fond de son tableau. Dans la niche ainsi formée, le modèle peut à

volonté ou s'asseoir ou se tenir debout. Quelque pose qu'il adopte, le cadre de la niche l'emboîte comme le cadre d'or emboîtera le portrait peint. C'est pour la mise en place un procédé de simplification dont personne ne s'était avisé jusqu'ici. Un hasard en a donné l'idée à Jules Lefebvre. Avec ses habitudes de travail méthodique, il s'en trouve à merveille. Quand ce petit artifice sera connu, nous ne tarderons pas à le voir se répandre chez bon nombre de nos portraitistes.

En furetant dans l'atelier, j'ai découvert deux esquisses, toutes petites, où le peintre, sous deux formes différentes, a jeté la première pensée d'une grande toile. J'interroge. Il s'agit d'une commande de l'Etat, d'un vaste panneau destiné à la décoration de la Sorbonne. C'est Richelieu, qui, déjà évêque de Luçon, soutient devant un jury de hauts dignitaires sa thèse de doctorat. Les maquettes ne manquent pas d'intérêt. Groupement de personnages pittoresque, présentation heureuse du sujet, fière silhouette du récipiendaire debout, en soutane violette. Il y a



J.-L. GÉRÔME DANS SON ATELIER

là, pour le maître, un sujet de belle tournure à traiter, un beau succès en perspective, et, d'avance, il se frotte les mains en songeant à toutes les heures de joie que va lui procurer, cet été, ce grand travail.

L'heure s'avance. Il est temps de prendre congé de mon hôte. « Ah ! vous savez, me dit-il, grande nouvelle !

— Et laquelle ?

— Nini est mariée.

— Quelle Nini ?

— Mais Nini, mon ancien modèle, cette jolie fille qui faisait la pige à Cléo, avec ses bandeaux plats.

— Parfaitement, je m'en souviens. Capital intact, et petites rentes amassées en dix ans de pose, sou par sou. Qui donc a-t-elle épousé ?

— Un riche étranger qui s'est épris d'elle en la voyant, dans l'atelier d'un sculpteur, poser le nu. Il s'est renseigné sur son compte, l'a trouvée honnête, bien élevée, irréprochable d'allures. Le qu'en dira-t-on l'a effarouché d'autant moins qu'il n'était pas d'ici. Heureuse femme au début, elle vient de passer heureuse mère.

— Vrai roman pour le *Petit Journal* ! Félicitez-la de ma part. »

CHEZ HENNER

N'entre pas qui veut chez Henner. C'est un atelier jalousement gardé que le sien. S'il a un modèle, personne n'est admis. Les intimes savent à quoi s'en tenir. Pour rien au monde, ils n'iraient frapper à sa porte entre neuf heures du matin et quatre heures du soir en hiver, cinq heures et demie ou six heures en été. Encore faut-il, pour qu'on ouvre, même aux moments de repos qui succèdent à la pleine séance de travail, toute une franc-maçonnerie de petits signes connus d'un nombre restreint d'initiés.

L'homme célèbre est en proie, plus que tout autre, aux

gêneurs, et voilà beau temps qu'Henner est coté homme célèbre. Demandes de services ou de secours affluent chez lui, tous les matins, par la poste, en une longue série de missives qu'il dépouille, aussitôt arrivé, avec soin, auxquelles il répondra le soir même, s'il y a lieu ; mais il entend travailler à ses heures et ne pas s'offrir en pâture aux badauds. Sonnez donc, si vous êtes intime et que le moment soit propice, mais n'oubliez jamais de témoigner, par un coup de sonnette tout spécial, répété par intervalles égaux un certain nombre de fois, que vous n'appartenez pas à la race des intrus. Ces formalités remplies, attendez. Si le maître est d'humeur à ouvrir, vous avez des chances sérieuses d'entrer.

Vous ne verrez rien pour cela de son travail. Quand il s'est déterminé à ouvrir, il a pris soin de retourner, face au mur, tous les tableaux en train, toutes les toiles posées sur des chevalets. Si la vue des châssis ne suffit pas à vos curiosités, n'en faites rien paraître. Il y a de quoi, d'ailleurs, aux murailles, satisfaire, en attendant mieux, cette démangeaison indiscrète de tout voir. Au-dessous des grandes tapisseries, plus ou moins trouées, délicieusement passées de tons et rongées de poussière, qui décorent le haut des murailles, une triple rangée de panneaux, d'esquisses, de petites toiles fait le tour de l'atelier.

C'est toute la carrière de l'artiste qui se déroule en résumés succints et caractéristiques.

Ici, les souvenirs d'Italie : coins d'Ombrie que le cône allongé des cyprès ombrage seul, coins de la Ville Eternelle traités avec une précision minutieuse et un sens délicat de l'atmosphère qui les font frères jumeaux des esquisses romaines de Corot. Plus loin, les portraits de famille exécutés par Henner en Alsace au retour de la villa Médicis ou dans les années de lutte qui suivirent : un profil étonnant du vieux père, en bonnet de coton, qui s'égale par le serré de la facture, aux meilleurs

morceaux d'un Holbein; un petit neveu du peintre écrivant dans une lumière dorée, traçant laborieusement sur un feuillet de papier blanc sa première page d'écriture; un portrait, vapoureux déjà, d'une jeune sœur.

Ailleurs, mêlés aux souvenirs des fresques d'Orvieto et de Fiesole, quelques-uns de ces nus délicieux, peints dans une gamme argentée, qui, de 1865 à 1875, furent l'objet des préoccupations de l'artiste. Puis, d'autres nymphes encore, dont les chairs ont pris les tons ambrés d'un Giorgione, et dont les fermes rondeurs, fouettées d'une toison de cheveux roux, détachent sur un azur éclatant leurs notes fauves. Il ne manque, pour compléter la série des grandes œuvres, que les pâleurs

ivoirines si chères, naguère encore, à Henner, et qu'il a mélangées, dans son *Saint-Sébastien*, de si beaux noirs.

Pour le *Figaro Illustré*, l'artiste a fait exception à la règle: il a retourné, face à l'objectif, trois de ses toiles. Ce grand cadre auquel il s'adosse, vous le verrez au Salon. Il y a retracé, d'une main magistrale, le portrait d'une jeune fille qu'il a fait sauter tout enfant sur ses genoux, Mademoiselle Laura Leroux, fille du peintre Hector Leroux et peintre elle-même de talent. Le modelé du jeune visage est d'une grâce et d'une souplesse infinies, et les longs vêtements de deuil, aux noirs profonds et veloutés, forment avec le fond bleu turquoise, mais d'un bleu turquoise assourdi, l'harmonie la plus noble qui soit. Derrière



CAROLUS-DURAN DANS SON ATELIER

le portrait s'entrevoit un nu féminin, pure merveille, traité dans cette note ivoirine si bien faite pour traduire les pâleurs de la mort, et qui représente la *Femme du lévite Ephraïm* pleurée par son époux. A droite du peintre, autre nu féminin, d'un beau fauve, encadré dans un de ces paysages du soir où les verdure se simplifient en grandes masses, et dont les lignes apaisées font naître une impression de recueillement si intense.

« Et maintenant, cher maître, causons. Je ne vous ai jamais vu travailler, mais je voudrais bien savoir, malgré tout, comment vous attaquez la toile, si vous posez la couleur dès le début, par tons francs, ou si vous procédez comme Lefebvre, par une préparation de tons neutres. Tout ce détail a son intérêt. Qui sait si la postérité, quelque jour, ne me rendra pas grâces de vous avoir arraché cette confession toute technique, mais éminemment instructive. »

Henner a souri, et son bon sourire m'encourage. A force d'insister, j'apprends de lui que jamais, sauf à Rome, il n'a travaillé sur des toiles préparées par le marchand de couleurs. Quand il a commencé à peindre, en Alsace, il disposait de trop peu de ressources pour s'offrir des toiles préparées. Sur des châssis fabriqués par lui-même, il clouait de ses propres mains des toiles vierges. Après avoir essayé, pour les mettre en état de recevoir la couleur, d'une multitude de recettes, il s'était arrêté au parti de les enduire, à la brosse, d'une couche légère de colle forte. — « Le procédé a cet avantage, me dit-il, qu'il n'empêche pas la couleur de pénétrer dans la toile et qu'il lui donne ainsi un support bien solide. M'en étant bien trouvé, j'y ai toujours eu recours par la suite. Je n'y ai renoncé, momentanément, qu'à

la villa Médicis, pour cette *Suzanne au bain* qui n'a jamais quitté le Luxembourg, et que vous voyez aujourd'hui, par endroits, si odieusement craquelée. Cette mésaventure n'est imputable qu'à la toile que j'avais achetée prête à peindre, et dont la préparation ne valait rien.

« Quant à ma manière de peindre, elle est simple. S'il s'agit d'un nu, j'enlève toujours le morceau en une seule séance ou en une journée de deux séances. Mais on n'obtient pas du premier coup ce qu'on veut. Si je ne suis pas content de mon travail, et c'est généralement ce qui m'arrive, je reprends une autre toile et je m'y livre au même exercice que la veille. Il n'est pas rare que je recommence jusqu'à dix et douze fois, parfois plus, et chaque fois sur une autre toile, tant que l'effet n'est pas obtenu. Je gratte ensuite, au couteau, les essais mal venus et, quand ils sont bien secs, je les passe à la pierre ponce. Rien n'est bon comme ces toiles mi-couvertes pour peindre. Les meilleurs plats de mon métier, je les ai cuisinés sur des toiles maintes fois déjà regrattées. La couleur non seulement s'y étale en plus belles coulées, mais elle y garde intacts ses accents. C'est un procédé que je vous engage à prôner.

« Inutile, après ces déclarations, d'ajouter que, comme je peins toujours d'un seul jet, je pose toujours mes couleurs par tons francs. C'est la vraie manière d'opérer. On n'a pas à redouter que la peinture se modifie en séchant et que les valeurs, par suite, disparaissent. Une peinture trop ficelée ne vaut rien. Il faut faire vite et large pour faire bien. »

Ce qu'Henner a omis de me dire, c'est le labeur patient, acharné, fortifié d'un scrupule inouï, par lequel il s'est préparé

à faire large. Je me rappellerai toujours les premières études de nu qu'il a peintes, entre quinze et dix-huit ans. A l'heure des confidences, parfois, il les montre aux amis. Je n'ai jamais vu

spectacle plus curieux : sous le coloris barbare du petit paysan alsacien, que les couleurs violentes hypnotisent, des anatomies d'une âpre conscience se révèlent. Sans doute, elles n'ont rien



« DEUX AMIES », PROJET POUR UNE ILLUSTRATION (AQUARELLE), PAR M^{lle} MADELEINE LEMAIRE

d'attirant, mais elles sont construites avec un sens des proportions si exact, les muscles et les tendons se rattachent aux parties osseuses avec une précision si savante, les effets d'ombre et de lumière y sont observés avec une si intransigeante vérité que le

résultat s'impose à force de justesse. Et quand on a vu ce dur travail où rien n'est sacrifié, où le débutant a pris tâche de tout dire, on n'est plus tenté de s'étonner de la facilité avec laquelle, arrivé à l'âge d'homme, l'artiste, en un clin d'œil, met en place

et reconstruit les formes sur la toile. Rompu à toutes les difficultés, il s'en joue et les résout sans effort. A regarder d'un peu

près ses esquisses, celle par exemple que reproduit le *Figaro illustré*, à y suivre, en pleine manœuvre du pinceau, l'activité



BENJAMIN-CONSTANT DANS SON ATELIER

fougueuse du peintre, on sent qu'il n'a pas pris le soin de fixer d'avance le dessin, même dans ses lignes essentielles, et qu'il les traduit avec autant de liberté que de souplesse, à première vue.

Une anecdote maintenant pour finir. Elle est d'actualité, car les personnages qu'elle met en scène sont tous deux des morts récents, et de grands morts : le duc d'Aumale et le vieux peintre Français.

Le duc aimait, dans son Chantilly, à recevoir les membres de l'Institut, ses confrères. Il recevait un jour à sa table une fournée de peintres, dont Henner et Français. Au départ, Henner entrevit dans la poche du vieux paysagiste un renflement produit par une vaste pipe dont le tuyau, coiffé d'un bout d'ambre, émergeait. — « Comment, lui dit-il, tu emportes ta pipe chez le duc ? Tu as donc l'intention de la fumer ? — Pourquoi pas ? Je sais qu'illa fumelui-même. Alors... »

Le déjeuner terminé, l'heure du fumoir arriva. Tandis que le duc, arborant sa pipe de deux sous en merisier, l'allumait avec une satisfaction évidente, Henner observait le père Français du coin de l'œil. On passait à ce mo-

ment les cigares. A sa grande surprise, il vit Français suivre l'exemple de tout le monde et prendre, au lieu de sa pipe, un

cigare. — « Ah ça, lui dit-il, et ta pipe ? tu l'as donc cassée en chemin de fer ! — Oh que non, répondit mélancoliquement le vieil artiste. Mais, que veux-tu, le courage m'a manqué. J'ai regardé le duc, et je l'ai trouvé tellement prince que je n'ai pas osé ! »

CHEZ GÉROME

Boulevard de Clichy, en face du Moulin-Rouge, un hôtel luxueusement sobre orné d'un entassement de bibelots des plus diverses provenances et de la plus curieuse rareté.

Aurez-de-chaussée, dans une galerie pavée de marbre, l'œuvre du statuaire, représentée par un nu féminin de grande allure, par un buste dramatiquement expressif de Bellone, et par toute une série de ces petits bronzes, aux patines vert-de-grisées, dorées, argentees, où le maître a tenté de faire revivre, en les imprégnant d'un sentiment plus moderne, les souples créations



MADAME MADELEINE LEMAIRE DANS SON ATELIER

de l'art grec. On sait s'il y a réussi, et quel succès prodigieux

accueillit, dès leur apparition, ces danseuses aux gestes rythmés, aux robes transparentes et longues ondulant en plis soyeux sur

des formes harmonieusement pleines dont elles soulignent discrètement les rondeurs. Les potiers divins de Tanagra n'ont



FRAGMENT DE « DAPHNIS ET CHLOÉ », PAR J.-L. GÉRÔME

rien produit de plus frais, de plus léger, que ces figurines élégamment nobles, toutes parfumées, elle aussi, de grâce antique, et pourtant si dix-neuvième siècle, qui ont marqué dans la carrière de Gérôme, à l'âge où tant d'autres se reposent, l'avènement d'un art tout nouveau coïncidant avec une nouvelle poussée de jeunesse.

Dans l'escalier, dont la cage est peinte en entier rouge Pompéi, des consoles, de distance en distance, fixent au mur, des armures de Samourai, damasquinées et niellées, des bustes de Chinoises drapés d'étoffes de soies sombres aux multicolores broderies, des brûle-parfums japonais aux formes fantastiques, en bronze mat, des aiguères et des carreaux de faïence émaillée venus du fin fond de la Perse. Sur la rampe aux balustres de bois, de distance en distance, des têtes de lions, de tigres, œuvres du maître, ouvrent leurs gueules de bronze garnies de crocs acérés. On a parcouru, avant de frapper à la porte du somptueux atelier, tout un musée déjà. Orné dans le même goût, l'atelier charmera les

yeux plus encore, avec ses étendards de l'Islam, ses tableaux, ses bahuts, ses trophées de brassards, de casques et de jambières portés, dans l'ancienne Rome, par les gladiateurs.

Quand il travaille, Gérôme ne se cache pas, du moins pour les amis. Je le trouve debout, maillet d'une main, ciseau de l'autre, devant un marbre de petites dimensions d'où jaillit une forme féminine assise à l'orientale, jambes croisées. De l'autre côté de la salle, le modèle, un modèle que depuis des années il emploie, femme sérieuse et mariée dont la maturité a mis les formes, en bon point, sans trop les empâter, mais qui n'a rien de cette triomphante jeunesse dont la légende la pare.

Quelle légende ? direz-vous. — Mais celle qui vient d'éclore, il y a deux mois, dans le cerveau d'un journaliste à court de nouvelles ou d'un de ces farceurs sans vergogne qui torturent de leurs inventions saugrenues les braves gens dont le nez n'a pas la bonne fortune de leur plaire. Lancée sans commentaires, d'ailleurs, en dix lignes, dans un journal



« LE BELLUAIRE », MAQUETTE ET FIGURINE, PAR J.-L. GÉRÔME

qui torturent de leurs inventions saugrenues les braves gens dont le nez n'a pas la bonne fortune de leur plaire. Lancée sans commentaires, d'ailleurs, en dix lignes, dans un journal



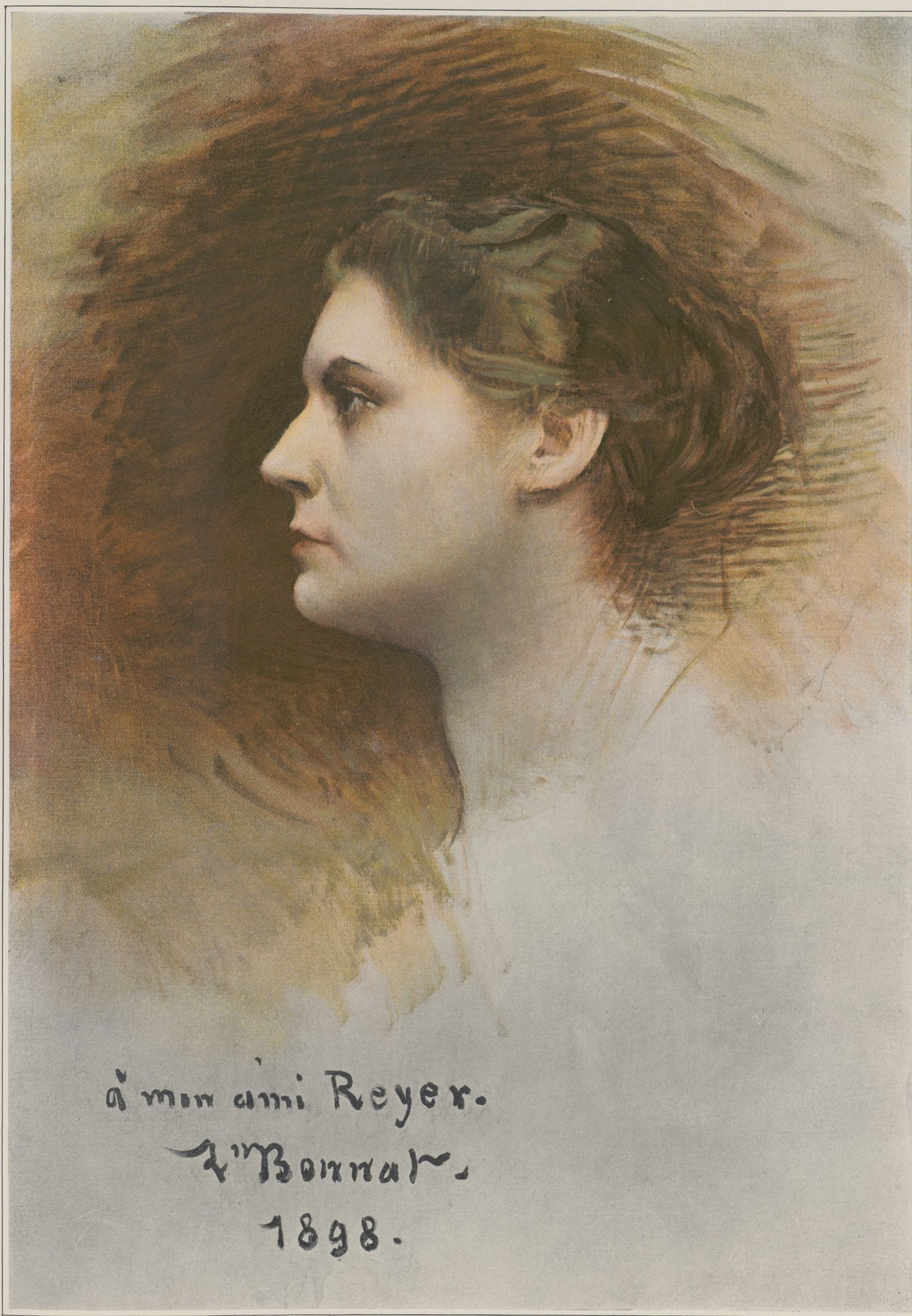
[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1898 by Jean Boussois, Manzi, Joyant & Co.

LA GUERRE EN DENTELLES

(Episode de la Guerre de sept ans. — Voir page xv.)

Ayuntamiento de Madrid



ÉTUDE POUR UN PROFIL DE M^{me} ROSE CARON, PAR LÉON BONNAT

du boulevard, elle a inspiré au *New-York Journal*, où je l'ai découpée pour la donner à lire à Gérôme, un roman extraordinaire. D'après ce correspondant facétieux, le maître aurait mis la main, depuis cinq ans, sur un modèle d'une beauté inouïe, et dont la vertu aurait valu la beauté. Fille d'une dame des Halles, elle aurait mis en émoi, depuis l'âge précoce où elle put s'utiliser comme modèle, tous les ateliers d'élèves de Paris. Pour cette beauté à la fois si radieuse et si fière, des douzaines de rapins s'étaient coupé la gorge avant que, serré de trop près, certain soir, par un peintre connu, mais trop entreprenant, le phénomène eût assommé l'impoli à coups de chaise.

Et voilà le phénomène, un beau jour, dans l'atelier de Gérôme dont il devient le modèle attiré. Pris d'affection pour l'enfant, le maître l'entoure de petits soins, apprivoise le sauveur et, constatant en lui une intelligence supérieure, dirige ses lectures et lui fait une éducation de premier ordre. Même, lui trouvant de la voix, il l'engage à cultiver ces bonnes dispositions : par ses soins, la merveille de beauté se transforme en une chanteuse d'un style idéal. Le compositeur Reyer, auteur de *Sigurd*, la voit, l'entend,

s'en éprend. Reyer a soixante-seize ans, mais il est admirablement conservé. Avec une fougue juvénile, il fait le siège de la place, qui se défend. Demandée en mariage, la beauté cède à la tentation d'entrer par la grande porte dans le monde; il ne lui déplaît pas d'ailleurs d'être aimée par un homme célèbre, et voilà les promesses échangées. Inutile d'ajouter que, dans ce récit, tout est fabuleux. Reyer ne songe pas à se marier; Gérôme n'a jamais eu chez lui le phénomène, et la merveille n'a jamais existé.

Jetez un coup d'œil, maintenant, sur l'atelier. La partie la plus luxueuse, la plus vaste, est utilisée par le peintre; la seconde pièce, moins grande, est le cabinet de travail du sculpteur. Vous y voyez, par la baie grande ouverte, sur une selle, le *Bonaparte en Egypte* qui suscita, l'an dernier, au Salon, un enthousiasme si légitime et si vif. Il y manque, malheureusement, les travaux qui vont valoir à l'artiste, ce printemps, plus de succès encore, entre autres une *Madeleine* polychrome. Voici une statuette équestre, en bronze doré, de *Tamerlan*. Les dimensions seront celles du Bonaparte, mais le détail, fouillé avec une précieuse minutie, comporte, comme dans la Madeleine, des raffinements inouïs. L'armure, damasquinée, fera merveille, si toutefois le spécialiste chargé de l'exécution tient parole et livre en temps voulu la commande.

De toute façon, nous aurons les deux toiles par lesquelles le maître rappellera au public qu'il fut peintre avant d'être sculpteur, un *Intérieur de harem* et une *Daphnis et Chloé*. Quant au buste, en marbre polychrome, de Sarah Bernhardt, qui a fait

tant parler de lui l'an dernier, mais que seuls les intimes ont pu voir, il ne figurera, du vivant de l'artiste, dans aucune exposition. C'est dommage, car il est exquis.

Heureusement pour nos lecteurs, le photographe a compris dans son champ d'action le beau marbre où revivent, idéalisés, les traits de la grande tragédienne. Ils savoureront à leurs aises, d'après la reproduction, les détails d'une si spirituelle fantaisie, qui donnent à l'œuvre un ragoût de modernité bien spécial; la figurine drapée de longs voiles, qui représente, une torche à la main, un acteur du théâtre grec, et la ronde d'amours qui, du côté opposé, se balance et monte en grappe à l'assaut du corsage. Il leur manquera, par contre, les jolies sensations qu'éveille la couleur répandue sur les cheveux en touches d'or, en touches rosées sur les joues et sur le corsage en touches d'un gris argenté. C'est un charme, et ce sera pour le musée du Luxembourg, auquel l'artiste la destine, un inestimable joyau.

CHEZ BENJAMIN CONSTANT.

Rue Pigalle, vieil hôtel d'aspect cossu et solide à angle droit

sur la rue. Grande cour pavée. A gauche, dans une construction séparée, l'atelier; à droite, l'habitation.

Dans le grand salon, au-dessus de la cheminée, en belle place, le somptueux portrait de Madame Benjamin-Constant, qui fut le grand succès du Salon de 1894. Dans l'atelier comme dans le vestibule qui le précède, un bric-à-brac oriental de haut goût, chatoyantes portières, tapis de Perse aux teintes adoucies.

Je vois des portraits esquissés; je m'approche. Les dessous en sont préparés avec un soin minutieux; les moindres accidents du modelé s'inscrivent, pendant les premières séances sur la toile en notes monochromes, dont la terre de Sienn



BERNARD DANS SON ATELIER

brûlée fait les frais. Sur ces dessous vigoureux l'artiste pose ensuite la couleur à larges coups de brosse, mais à coup de brosse méthodiques et sages. C'est toujours avec précaution qu'il opère. Il tient à savoir où il va et ne livre rien au hasard.

Et nous voici causant de ses débuts. Il est fils de Toulousain né à Paris, élevé depuis l'âge de deux ans à Toulouse, et, comme tout fils de Toulouse qui se respecte, il a choisi par inclination la carrière considérée comme la seule noble à Toulouse, celle des arts. « En 1862, me dit-il, j'entrai à l'école des Beaux-Arts, de Toulouse, naturellement. Les grands noms de Falguière et de Jean-Paul Laurens, tous deux déjà célèbres, me hantaient, et je mourais d'envie, moi aussi, de m'affirmer et de faire honneur, comme mes aînés, à Toulouse. J'avais, pour m'encourager dans mes rêves, me guider dans mes premiers travaux, un ami destiné à la célébrité comme Falguière, le statuaire Antonin Mercié.

Trois ans se passent. Une *Mort d'Alcibiade* lui a valu le grand prix de Toulouse : en route pour Paris ! Et, à l'école nationale des Beaux-Arts, il se remet à piocher sous la direction de Cabanel, qui lui prédit dès son arrivée, le prix de Rome.

La prédiction ne s'est pas réalisée, notre artiste ne se sentant pour la peinture d'histoire qu'une vocation sans entrain. Déjà, d'ailleurs, il avait tâté de la gloire. Son envoi de 1869 au Salon lui avait valu, parmi la jeunesse des écoles, un gros succès d'enthousiasme. C'était une simple ordure, me dit-il. Ça s'appelait *Trop tard* et ça représentait, sous une forme allégorique, la Fortune et la Gloire entrant, au moment où il meurt, chez l'Artiste. L'homme était couché dans son lit, pâle et

blême. Par la porte, que la Mort, debout sur le seuil, tenait ouverte, deux femmes venaient d'entrer, l'une avec un coffret dans ses mains, la Fortune, l'autre tendant une palme, la Gloire. Cette abomination, par sa rhétorique ampoulée, galvanisa les masses. De tous les coins de Paris, de la province, je reçus des lettres enthousiastes.

Les anecdotes se déroulent ensuite, relatives à ses souvenirs d'Afrique, au hasard qui fit de lui, presque sans son aveu, un peintre orientaliste. Son père était lié d'une étroite amitié avec le ministre de France au Maroc, Charles Tissot, et Tissot, jugeant qu'un voyage sous ce beau ciel lui serait profitable, l'invite à venir le retrouver. Parti pour deux mois, il en reste



ESQUISSE POUR UN PORTRAIT D'ENFANT, PAR BERNARD

dix-huit, dont deux mois et demi de voyage, de Tanger jusqu'à l'extrême sud du Maroc.

Tout cela, dans sa mémoire, est bien loin, mais de curieux épisodes y surnagent, et il y aurait, sous la dictée du maître, un bien joli volume à écrire. J'y résiste et je passe à

MADAME MADELEINE LEMAIRE

Encore quelqu'un qui a horreur des curieux, horreur de se faire voir quand elle cuisine dans son atelier le portrait d'une de nos beautés parisiennes ou l'un de ces morceaux sérieux, importants, dont il semble qu'elle ait aujourd'hui la hantise. Le grand triptyque qu'elle achève en ce moment pour le Salon du Champ de Mars, un *Miracle des roses*, l'absorbe si passionnément qu'elle se refuse à tout autre travail et qu'elle délaisse inexorablement, — l'infidèle ! — ces œillets, ces jasmins, ces violettes, ces iris, ces muguets, ces pavots sur lesquels elle règne en souveraine.

De quelle grâce personnelle, en effet, et de quelle séduction

n'entoure-t-elle pas, dans ses compositions, la nature, quand il lui prend fantaisie d'en copier les créations les plus somptueuses les plus riches, ou d'en parer de poésie les plus humbles ! Mais, du jour où elle s'est aperçue que le succès couronnait en tout ses audaces, et qu'il n'est pas, au fond, plus malin de faire de la peinture que de laver une brillante aquarelle, l'impératrice des fleurs, comme l'appelait si joliment M. Ganderax, a pris goût au travail de l'huile, elle s'y livre avec une belle crânerie de néophyte, elle pourrait bien, un de ces jours, y gagner, avec un nouvel empire, un second sceptre.

Comment travaille-t-elle ? — Mes renseignements, sur ce point, sont bornés. Je les ai recueillis, sans doute, de sa bouche, et dans son atelier, dans ce coquet atelier de rez-de-chaussée qui s'élève dans le petit jardin de son hôtel et qui tient du salon et de la serre, mais c'était le jour de réception de l'artiste ; remisés dans la pièce du fond, les instruments de travail se perdaient au loin dans la pénombre, et de printanières toilettes portées par de coquettes madames, y donnaient forces distractions à des

jeunes gens du dernier bateau. Je sus ainsi, par petits et rares apartés, que Madame Lemaire peint directement sur nature, sans préparation d'aucune sorte, sans chercher à l'avance le mouvement, sans indiquer la forme. Elle regarde, elle se pénètre à fond de son modèle, et, quand elle sent qu'il a passé dans ses doigts, elle le reporte au petit bonheur sur la toile. C'est ainsi, et convenez que c'est charmant. Cela supprime, au début du travail, cette gêne, ces gaucheries de la mise en train dont tant de gens sentent si éperdument les angoisses, et l'enfantement d'un bout à l'autre, n'est qu'une joie. Madame Lemaire est la filleule des fées.

CHEZ BONNAT

De tous les artistes parisiens, Bonnat est le mieux logé, sans conteste. Qui ne connaît l'élégant hôtel Renaissance qu'il habite, rue Bassano, à deux pas des Champs-Élysées, et qui regorge

de merveilles, mais de merveilles d'un caractère spécial, ardemment convoitées, patiemment et intelligemment réunies, conservées avec soin dans un musée intime dont l'approche est interdite aux profanes, et qui se compose exclusivement de dessins de maîtres.

De cette collection unique en son genre on peut dire que, si le musée du Louvre est plus riche, il n'est pas formé de morceaux plus choisis. Bonnat passe avec raison, dans Paris, pour l'expert le plus sûr et pour le collectionneur le plus avisé d'art ancien, ce qui ne l'empêche pas de collectionner aussi les modernes. Ses Delacroix et ses Géricault, ses Barye, ses Prudhon et ses Ingres valent ses Michel-Ange et ses Léonard de Vinci, ses Poussin et ses Raphaël, ses Rubens, ses Rembrandt, ses Van Dyck. Tout est de première main dans l'ensemble qu'il a commencé, depuis bientôt trente ans, à former, et le musée de Bayonne, auquel il destine cet ensemble, s'inscrira, quand il



PUVION DE CHAVANNES DANS SON ATELIER

sera nanti de ces richesses, parmi les musées à voir en Europe.

Ce qui restera par contre à Paris, c'est l'hôtel, et l'hôtel renferme, au sommet du spacieux escalier qui conduit à l'atelier du maître, une des pages les plus sereines, les plus larges, que le génie de Puvion de Chavannes ait créées. Quoi de plus noble que ce *Doux Pays* qui symbolise avec tant de grandeur la joie de vivre, et quel charme dans cette composition où les lignes et les couleurs s'équilibrent, où les formes et les paysages s'harmonisent en somptueux et calmes accords ! Au sortir des agitations de la rue, quel contraste ! Et quelle évocation lumineuse, au seuil même de l'artiste, des rêveries poétiques et des jouissances apaisées que donne l'art !

Saluons et pénétrons dans le sanctuaire. Je dis sanctuaire, car Bonnat, comme Henner, est farouche et se refuse avec apreté aux gêneurs. Aux heures de travail, porte close. Même aux heures de repos, il faut montrer patte blanche pour entrer.

Nous avons montré patte blanche. Dans l'entrebâillement de la porte, le maître, sa palette à la main, a paru : démentie par un sourire amical, une boutade féroce nous accueille. « Encore vous, misérable ! Vous voulez donc ma mort ? Allons, entrez tout de même ! » Et sur le divan bas qui règne, protégé par un dais, sur tout un côté de l'atelier, on s'assied en bons amis, et l'on cause.

C'est un charmant causeur que Bonnat. Parole vive, mordante, colorée. Qu'il détaille un tableau de Velasquez ou qu'il conte une des mille anecdotes dont sa carrière de portraitiste

s'égaya, qu'il s'épanche avec une ironie de pince-rire sur les petites manies des grands hommes ou qu'il s'étende avec un enthousiasme ému de dilettante sur le jeu de Madame Rose Caron, toujours même esprit et même feu. Les souvenirs qu'il s'amuse en ce moment à écrire promettent un fier régal à ceux qui les liront.

« Et l'on ne connaîtra rien de ces souvenirs, mon cher maître, avant le siècle prochain ? Quelle guigne ! Voyons, un bon mouvement. Servez-nous en une page, une seulement, pour le *Figaro Illustré*. »

Le maître a bondi, effaré. « Non, non, je ne donne rien, entendez-vous, rien du tout. »

— Vous donnerez cher maître, car je ne vous lâcherai pas que vous ne m'ayez raconté quelque chose, et quelque chose de piquant, d'inédit.

— Si vous dites un mot de plus, je me fâche ! »

Et il s'est fâché pour de bon, mais il a parlé quand même, et je transcris. Dans ces quelques anecdotes, ayant trait à M. Thiers, le lecteur trouvera son compte. Qu'il en juge.

« M. Thiers, à plusieurs reprises, m'avait manifesté l'intention d'avoir un portrait de ma main : j'avais énergiquement refusé. Je connaissais mon homme : je savais qu'à la première séance il serait là cinq minutes avant l'heure, mais qu'au bout de dix minutes il filerait. Je resterais quinze jours sans le voir. Il reparaitrait, pour disparaître au bout de cinq minutes. Jamais je ne ferais rien de bon avec lui. »

« Mais le diable d'homme enrageait de mon refus. Tous les jours, nouveaux émissaires. De guerre lasse, il m'envoie la duchesse Colonna, Marcello, vous savez, qui a fait d'assez bonne statuare. Nouveau refus. — Tant que M. Thiers sera président de la République, lui ai-je dit, pas de portrait. Dès qu'il se sera retiré, je lui appartiens. Pas avant. C'est mon dernier mot.

« Huit jours après, démission. Le lendemain, M. Thiers vient me trouver. J'habitais place Vintimille. Escalier noir et glissant; pas de tapis. M. Thiers fait l'ascension à grand'peine. La descente est encore plus pénible. Son valet de chambre est obligé de le soutenir sous les bras. Et Madame Thiers, tout le temps, jacassait. « Vous prendrez mal ici, M. Thiers. Quelle température! » Et M. Thiers répondait. « Quelle sollicitude! Bonne amie, que vous êtes agaçante! Sachez, M. Bonnat, que Madame Thiers est affligée d'une manie qui, pour être innocente, n'en est pas moins pénible. Elle est convaincue que, pour ma santé, il me faut dix-huit degrés de chaleur, pas un de plus, pas un de

moins. Et elle passe toute sa vie, dans ma chambre, à ouvrir ou à fermer les bouches de chaleur Monstrueux! »

« J'étais averti. Je savais que, toute la durée des séances, j'aurais Madame Thiers sur le dos. Pour épargner les jambes de M. Thiers, j'avais offert de peindre chez lui. Comment faire? Je m'abouchai avec les intimes, avec Bersot, avec Barthélemy Saint-Hilaire. — C'est à prendre ou à laisser, leur dis-je. Si je fais le portrait, j'exige que, pendant toute la durée de la pose, l'entrée du cabinet de M. Thiers soit rigoureusement interdite, à Madame Thiers comme aux autres. J'entends de plus que personne, avant l'achèvement de la toile, n'ait le droit d'y jeter un coup d'œil et ne se permette de donner un avis. Est-ce promis?

« Ce fut promis. On prit jour. A la première séance, j'étais depuis cinq minutes à peine au travail: entrée de Madame Thiers. M. Thiers se retourne vivement.

« Qu'est-ce que vous désirez, Madame Thiers?

— Je viens voir si vous n'avez besoin de rien mon ami.



FRANÇOIS FLAMENG DANS SON ATELIER

— De rien, de rien du tout, ma chère femme. Maintenant que vous êtes renseignée, partez vite; nous n'avons besoin de personne et nous voulons n'être pas dérangés.

« Une demi-heure se passe: Madame Thiers apparaît de nouveau.

« Thiers se lève et, trotinant à pas précipités, va au-devant. Du geste que vous savez, il agite ses petites mains grasses, menaçantes.

— Madame Thiers! Est-il entendu, oui ou non, que vous n'avez rien à faire ici? Voulez-vous, oui ou non, le comprendre? Faites-moi le plaisir de disparaître au plus vite, et gardez-vous de revenir, sans quoi, malgré tout le respect que je vous porte, je serais forcé de vous battre. »

Madame Thiers, ulcérée, mais très digne, bat en retraite, et M. Thiers, se tournant vers moi: « Hein, dites-moi, M. Thiers battant Madame Thiers! Voyez-vous ça demain dans le *Figaro*? Quelle tartine sur le dernier méfait du sinistre vieillard! »

Autre séance. Nous causions peinture. M. Thiers vient à me parler de ses tableaux et, entre autres, de sa Vierge de Murillo. La séance terminée: « Allons, me dit-il, venez la voir! »

Nous descendons au salon: il était trois heures et demie. « N'entrez pas! » crie d'une voix aigre Madame Thiers. Je ne permets pas à M. Bonnat d'entrer. Je ne suis pas habillée.

— Pas habillée! vociféra M. Thiers; et, me poussant devant

lui: — Pas habillée! Sachez, Madame Thiers, qu'une honnête femme doit toujours être habillée à cette heure. Pour vous punir, je fais entrer M. Bonnat. »

Mais le tableau était dans l'ombre. M. Thiers se dirige vers la fenêtre, ouvre toutes grandes les persiennes; clic, clac, sur le mur. — et par le grand jour qui entre à flots, j'aperçois Madame Thiers non peignée, avec des nattes dans le dos, et dans quel costume, bon Dieu! Un peignoir du matin, sordide. Devant elle, une marchande à la toilette, agenouillée, déploie des étoffes par terre.

Cri de stupeur de M. Thiers. Les bras en l'air, il accourt, donne du pied dans les étoffes, les secoue, les fait voler, rageur, à l'autre bout du salon.

« Quelle infamie! crie-t-il enfin. Une marchande à la toilette! Ici! Vous vous perdez, Madame Thiers! »

CHEZ CAROLUS-DURAN

Le maître peintre est absent de Paris pour des mois. Le succès de Benjamin-Constant, de Chartran, de Raffaëlli a fait entrer les tournées d'Amérique dans nos mœurs. Carolus-Duran vient d'entreprendre, à son tour, le voyage. Le soir même du jour où le photographe du *Figaro illustré* prenait de lui, dans son atelier, le cliché que nous reproduisons, le chemin de fer l'emportait au Havre, où le paquebot transatlantique l'attendait. A peine arrivé, il soulevait une curiosité unanime. La peinture américaine, on le sait, lui doit plus peut-être

qu'à tout autre, et nul n'ignore là-bas que tous les jeunes talents dont les Etats-Unis se glorifient sont, peu ou prou, son œuvre. L'accueil qu'on lui fait en Amérique dans les milieux artistiques et mondains a donc un caractère tout particulièrement respectueux et cordial. Il aura, quand il reviendra parmi nous, force choses à nous raconter, qui ne seront ni in-

différentes, ni banales. Nous attendrons, pour engager la conversation avec lui, ce retour qui doit avoir lieu vers l'automne. Contentons-nous, en attendant, de constater que la grande toile dont le *Figaro illustré* donne à ses lectrices la primeur, dans l'ensemble qui reproduit l'atelier du maître, ne lui appartient plus. Achetée par l'Etat, elle figure dans les



ESQUISSE POUR LE PORTRAIT DE M^{me} DE M., PAR F. FLAMENG

salles du Luxembourg. Elle y soutient dignement la réputation universelle du maître.

CHEZ PUVIS DE CHAVANNES

Quand je suis entré en relations avec lui, — que d'années

déjà cela représente, douze ou quinze ! — Puviss de Chavannes habitait, place Pigalle, un petit appartement, précédé d'un vaste atelier, situé juste en face de l'atelier occupé par Henner, sur le même palier. Tous deux, au même moment, voilà une trentaine d'années, s'étaient installés porte à porte. Henner est resté

fidèle au logis qui avait, bien avant la guerre, abrité sa naissante renommée. Puvis de Chavannes l'a quitté sans retour l'an dernier. Depuis longtemps déjà, depuis une vingtaine d'années, il n'y travaillait plus : il se contentait d'y coucher et d'y recevoir, avant neuf heures, le matin, les amis qui venaient frapper à sa porte. Tandis que le maître, serrant dans un peignoir de laine sa taille svelte, allait et venait par la pièce en causant, donnait sur l'événement du jour son avis en phrases courtes, inspirées d'une philosophie pratique très haute, des choses de la vie, les intimes, religieusement l'écoutaient.

Pénétrés d'un respect profond, ils admiraient cette intelligence vive et prompte qui se mouvait avec la même liberté, la même netteté de jugement, dans le domaine de la politique ou de l'histoire que dans les questions d'art, et qui formulait en quelques mots toujours justes et caractéristiques, les pensées et les aperçus les plus hauts.

La conversation terminée, le maître buvait en hâte une tasse

de thé bouillant et, congédiant son monde, s'habillait. Un quart d'heure après, sur le boulevard extérieur, il arpentait à grands pas le trottoir. A dix heures, la tête reposée, les membres assouplis par la marche, il entrait dans son atelier de travail de Neuilly.

Dans cet atelier, qui est très vaste, grand pavillon de l'architecture la plus simple, sans logement, et dont la porte est impitoyablement fermée à tout autre qu'au marchand de couleurs, le maître, aujourd'hui comme jadis, passe son temps, de dix heures du matin à la chute du jour, à dessiner ou à peindre sans un repos. Son travail est libre et joyeux. Jamais il ne se plaint de la fatigue. Les seuls moments qui, de son aveu, lui coûtent, sont ceux où il cherche l'idée directrice qui régit chacun de ses ensembles, la loi décorative qui groupera dans une sévère unité les diverses parties d'un seul tout.

La solution trouvée, il passe au travail du carton qu'il exécute, à la dimension voulue, d'après le modèle vivant. Le carton



GUILLAUME DUBUFE DANS SON ATELIER

terminé, il le reporte au carreau sur la toile, et la troisième phase, celle de l'exécution définitive commence. Elle n'est pour lui qu'un jeu. Dans la petite maquette initiale il a fixé d'avance l'harmonie dans laquelle il peindra ses morceaux ; il a rigoureusement précisé, dans le carton, le relief et l'accent des formes, les particularités les plus minutieuses du dessin ; aussi est-ce sans hésitation, sans repentir possible, qu'il travaille, et ce travail est d'une rapidité surprenante. Les cinq panneaux, exposés en 1896 au Champ de Mars, et qui représentaient la portion la plus considérable de sa décoration de Boston, lui ont demandé, à l'exécution, moins de trois mois. La conception lui en avait coûté six.

CHEZ FRANÇOIS FLAMENG

Hôtel tout à fait *modern style*, rue Ampère. On se sent, dès le vestibule, chez un peintre qui partage les goûts et qui mène, par une pente naturelle, le train de vie de la clientèle raffinée qu'il s'est faite. Il a l'intuition et le sens de la mondanité ; il est fait, plus que tout autre, pour comprendre et pour fixer en traits véridiques sur une toile les élégances contemporaines.

Les femmes qui viennent là pour se faire peindre trouvent un cadre à souhait pour leur beauté : en des coins d'intimité, elles peuvent à leur gré se donner l'illusion qu'elles sont dans

leur salon et c'est un charme de plus que présentent leurs portraits que cette sensation de *at home* qu'ils y prennent. L'on peut dire que, en dehors de ces qualités de peintre, M. Flameng a un don d'arrangement qui le classe à part. Il aura donné, par ses figures de femmes, la plus aimable et la plus fidèle représentation de l'Élégance en cette fin du XIX^e siècle, et nul ne s'est entendu comme lui à sortir le caractère du costume contemporain.

A cela, une bonne raison, c'est qu'il a longuement et scrupuleusement étudié la femme et que, sur celle des temps passés, il est aussi instruit que sur celles de nos jours. Dans ces grands tableaux, *Les Époques de Napoléon*, où il a présenté le Général, le Consul, l'Empereur, entouré de sa famille et de sa Cour, il a reconstitué avec une précision rare, et un goût plus rare encore, les modes si diverses, si compliquées et si délicates qui, de 1797 à 1810, ont présidé à l'habillement de la femme et c'est une joie et une surprise pour les délicats de rencontrer ainsi une peinture d'histoire qui s'attachant à l'épisode et ne visant point au sublime, garde avec toutes les qualités d'art, avec une science de composition singulièrement rare en ce temps, tous les agréments de l'élégance vécue, de l'élégance portée, montre de vraies femmes dans leurs vraies toilettes. Non des mannequins sur qui l'on aurait jeté des étoffes du Temple. Qui prendrait une à une les figures de l'*Isola Bella*, du *Malmaison*, du *Fontainebleau*, du

Compiègne et décrirait la façon dont elles sont vêtues, se trouverait avoir fait un cours complet de la mode pendant quinze ans d'histoire.

Cela tient sans doute au goût suprême de l'artiste, cela tient aussi peut-être à une collaboration discrète que peut seule apporter une main féminine d'une extrême habileté ; enfin, n'est-ce pas pour rien que en ces armoires vitrées, au fond de

l'atelier, M. Flameng entasse depuis quinze ans, les costumes authentiques, les robes à caractère, les rares étoffes, tous les détails de la toilette des hommes et des femmes du passé. Sa collection de gants est sans prix et il possède des chaussures que feu Jacquemart lui eût enviées.

Mais ce serait le juger mal que le montrer seulement peintre de femmes et chercheur d'élégances. En même temps qu'il



ESQUISSE POUR LE PLAFOND DE LA NOUVELLE SALLE DES FÊTES À L'ÉLYSÉE

décore une Sorbonne de fresques puissantes où, seul de ce temps, il a fait montre de sens historique ; en même temps qu'il affirme dans ses grands panneaux pour l'Opéra-Comique sa puissance décorative, il s'est affirmé peintre militaire par des toiles récentes, qui l'ont classé hors de pair. On savait de lui quantité de jolis sujets militaires tout à fait réussis, tels que ces manœuvres de soldats du dernier siècle, ou cette belle invasion en Hollande, ou encore ces petits épisodes d'histoire napoléonienne : mais la guerre, il ne l'avait point abordée encore et si ses tableaux de la *Prise de la Bastille*, des *Louves de Machedoul*, de la *Mort des Girondins*, le montraient capable de peindre une foule en la violence d'un mouvement populaire, de tirer d'un

épisode tout son caractère de sauvagerie élégante — un peu sadique — ou de formuler gravement un fait d'histoire, on ne s'attendait point à le voir, se prenant à l'épopée, en dégager comme il l'a fait dans son : *Vive l'Empereur !* toute l'âme d'un temps et l'âme de deux nations. Cette toile, la plus tumultueuse, la plus vibrante que M. Flameng ait encore exécutée, c'est la dernière charge de Ney à Waterloo, le suprême effort de la cavalerie française contre les carrés écossais. La tête nue, son uniforme de maréchal tout ouvert de coups de sabre et crevé de balles, hurlant, impétueux, terrible, le Rougeaud galope sur un cheval de trompette, et derrière lui tout ce qui reste debout, grenadiers, cuirassiers, lanciers, chasseurs, carabiniers, tous les uniformes,

tous les grades, tous les âges, rués en une vertigineuse trombe sur les carrés rouges. Ce tableau qui vient d'être acheté par le grand duc Nicolas Michailowitch de Russie et qui a sa place marquée dans l'étonnante collection napoléonienne du château de Borjom, sera le clou de l'exposition et l'on s'étonnera point si, ensuite, l'auteur reçoit de ses pairs son brevet de maîtrise. Jadis, avant d'entrer à l'Académie de peinture, un peintre devait présenter son chef-d'œuvre; M. François Flameng va nous montrer le sien.

CHEZ GUILLAUME DUBUFE

Comme Puvis de Chavannes, Dubufe a deux ateliers : l'un, plutôt un salon, dans l'hôtel particulier qu'il habite, avenue de Villiers, 43. — c'est celui que représente notre photographie ; l'autre, énorme, à Neuilly, mitoyen avec celui de Puvis de Chavannes. Mais autant l'atelier de Puvis est sévère, autant celui de Dubufe, tout simple qu'il soit, s'entoure de coquetterie et de gaieté. Dans le terrain environnant, l'artiste a fait construire une maison d'été dont il a fourni lui-même les plans, inventé le mobilier, combiné l'ornementation avec un sens décoratif des plus fins.

Mais cela n'empêche point Dubufe d'être l'homme des vastes desseins et de mener de front l'exécution très variée de conceptions où tout autre que lui se perdrait. Passionné de musique, de littérature, d'art sous toutes les formes, plein de goût en tout ce qu'il aborde et ce qu'il conduit, organisateur merveilleux — car c'est à lui que le Salon du Champ de Mars a dû tous ses triomphes d'installation. — M. Dubufe aborde avec un pareil succès d'immenses toiles décoratives et des tableaux de chevalet. Une de ses compositions les plus justement appréciées : *La Musique sacrée et la Musique profane* avait quelque vingtaine de mètres carrés, et ses aquarelles de la vie de la Vierge enfermaient, dans leurs petits cadres, toute la grace, la préciosité et la recherche de miniatures. Cette vie de la Vierge, M. Dubufe l'a chantée aussi en sonnets, dignes de la délicatesse de ses aquarelles et qui eussent ainsi formé une plaquette singulièrement rare; il a écrit sur l'art des pages remarquables dans la *Revue des Deux-Mondes*, après avoir, sous une forme très neuve, rendu compte des Salons dans la *Nouvelle Revue*; on nous dirait qu'il a des poèmes à l'impresion, une statue chez le fondeur, un palais en construction que rien ne pourrait nous étonner. Et le mieux est qu'il réussirait à tout.

CHEZ BESNARD

Rue Guillaume-Tell, près de la place Péreire, bel hôtel à la

fois très étudié et très simple. Grand atelier où souvent, quand l'artiste travaille, Madame Besnard, auprès de lui, modèle en argile ou en cire quelqu'une de ces jolies figurines où se révèle autant de personnalité que d'adresse.

Au plafond de l'atelier, une grande toile, première pensée de la composition magistrale, aujourd'hui à l'Hôtel de Ville, où Besnard a symbolisé avec une furie de mouvement, une richesse d'imagination, une verve et un éclat de couleur dont l'équivalent ne se trouverait guère dans ce temps-ci, les forces indomptées de la science.

Dans un coin, cet incomparable portrait de *Réjane*, qui fera courir tout Paris au Champ de Mars, et où le maître, dans un morceau qui défie toute critique, a donné en tout le maximum, maximum d'originalité, maximum d'éclat et de puissance, maximum d'interprétation de la femme. Toutes les habiletés du dessin, toutes les séductions de la couleur réunies. Un portrait qui est plus et mieux qu'un portrait, qui satisfait, au triple point de vue de la ressemblance, de la reproduction exacte du type et de la pénétration du tempérament personnel, à toutes les exigences, et qui caractérise en même temps toute une série de types, qui les synthétise, les symbolise, les concrète en un personnage unique, l'Actrice.

Et l'on dit que la peinture française se meurt. Allons donc !

Pas plus que la gravure ! Pour preuve, M. Besnard montrera la suite de ses eaux-fortes qu'il expose chez Goupil. Il y a là de ces états qu'on paiera au poids de l'or et qui sont d'une habileté de métier incomparable, en même temps que d'une hardiesse et d'une science étonnantes. Depuis 1884, où il débutait par le portrait de *Lord Wolseley*, gravé d'après son tableau, quel chemin n'a-t-il point fait ? On verra là cette suite de la femme qui constitue une des plus étranges évocations de la vie moderne, et quelle fertilité dans l'imagination, quelle fécondité originale, quelle connaissance et quelle pratique de l'œuvre ! Jamais on a obtenu de ces noirs liquides, à côté des noirs brutaux et profonds ; jamais on n'a pu, de la même pointe, égratigner ces mignonnes et claires illustrations de l'*Affaire Clémenceau* et ces têtes de grandeur naturelle qui semblent tracées d'un coup dans la violence d'une bataille. M. Besnard nous avait déjà donné bien des surprises, mais celle-ci passe en agrément la plupart des autres.

FR. THIÉBAULT-SISSON

LA SEMAINE SAINTE A SÉVILLE

Aucun pays ne saurait rivaliser avec l'Andalousie pour le nombre, la magnificence et la popularité des solennités religieuses qui inaugurent le retour du plus doux des printemps.

Mieux qu'à Madrid, c'est là qu'il vous faut voir *Matinées d'Avril et de Mai*, chantées par Calderon !

En attendant que Ronda prépare ses courses fameuses et



LE PONT DE TRIANA

que Grenade déploie ses tapis sur le passage de la Vierge, sa patronne, — Séville, qui ne céda jamais le pas à personne, — Séville en qui se résument les beautés de la race, celles de l'art et celles de la nature, — Séville, toujours la première, se met en

frais et célèbre coup sur coup (quelquefois simultanément) sa semaine sainte et sa feria.

Contrairement à des affirmations inexactes, rien n'est changé dans l'ordonnance de ces fêtes depuis un demi-siècle : les révo-

lutions et les constitutions n'ont ni augmenté d'un centime le chiffre d'affaires du maquignon sur le champ de foire, ni diminué d'un degré la ferveur des affiliés aux confréries.

Des Rameaux à Pâques, de San Bernardo à Triana, les *pasos* et les luminaires ont circulé cette année, aussi drus et aussi fournis qu'au temps de Ferdinand VII et d'Isabelle II.

Les couvents peuvent être déserts, les chartreuses converties en fabriques d'*azulejos*, la vanité, l'émulation, — pourquoi ne dirais-je pas l'amour filial qui lie les Sévillans à leur noble cité — suffiront pour peupler encore, durant de longues années, les cagoules et les san-benitos de toutes les sacristies. — Je ne réponds nullement de la foi des pénitents.

Ces attractions qui ont fait affluer ici l'Anglais, le Français et l'Américain curieux de coutumes pittoresques, exercent une véritable fascination sur l'imagination poétique et impressionnable des habitants de cette région.

C'est, durant plusieurs semaines, l'unique occupation de l'ecclésiastique, du fonctionnaire et de l'hôtelier Sévillan c'est le thème des interpellations qui s'échangent le matin dans la population agricole de Macarena, à la brune sur le pont de fer de Triana, entre *chulos* et cigarières. Les valets de ferme en rentrant au *cortijo* seigneurial comptent de s'y rendre en bandes joyeuses, et dans les grands herbages du Guadalquivir le *vaquero* y rêve lorsque, de son cheval, en poussant ses bruns taureaux, il aperçoit poindre à l'horizon l'antique Giralda.

Chaque jour, en cette semaine mémorable, présente un carac-

tère particulier et un attrait spécial : c'est d'abord la Messe des Rameaux au cours de laquelle ont lieu la bénédiction et la distribution de ces longues palmes vertes qui donnent à plus d'un indigne pécheur l'aspect touchant d'un martyr de la primitive église ; puis commence, d'après des règles fixes que connaît tout bon Sévillan, la sortie des confréries. A tour de rôle et processionnellement, elles viendront chaque soir ranimer la ferveur populaire et rehausser la magnificence des fêtes rituelles en promenant à travers la ville les pieux sujets confiés à leur garde.

Les premiers jours de la semaine paraîtront peut-être un peu vides à l'étranger : il pourra, du moins, en contact avec la joyeuse et romantique cité, jouir, selon l'expression de Perez Galdós, de cette belle humeur qui vole dans l'air et qui se cueille au regard des passants.

Chaque coin de Séville et de ses faubourgs lui offrira un tableau de genre : l'*Alameda de Hercules* encombrée d'attelages champêtres, qui s'égaie des propos d'un peuple rustique et zé- zéyant en qui semble s'être perpétuée la grâce bucolique de Tirso de Molina ; les *Delicias de Christina*, dont les terrasses ombragées de cyprès et de platanes, s'ouvrent sur l'or terni du fleuve ; et devant l'Alcazar des rois maures, la *plaza del Triunfo*, avec ses quinconces d'orangers.

Le mercredi et le vendredi, très en honneur parmi les gens dévots, sont spécialement affectés à la visite des églises.

Mais le véritable jour de gala est le Jeudi Saint, l'armée revêt



EN ATTENDANT LA PROCESSION

son grand uniforme ; la mantille devient de rigueur ; les fonctionnaires reçoivent ; et, si le temps est beau, les plus antiques et les plus vénérées confréries sortiront sur le tard.

Aussi, dès que cette journée s'annonce favorable, Séville pourtant généralement connue pour son animation et ses plaisirs bruyants, prend un aspect extraordinaire ; dès le matin, la population rurale a franchi les portes de la ville. De la station centrale et de la gare de Cadix affluent sans cesse des curieux et des touristes ; et les pontons amarrés à la *Torre del Oro* oscillent sous le pas des arrivants par la voie du fleuve.

Peu de voitures, mais un va-et-vient continu, dans les rues.

Toute la vie afflue aux hôtels et aux *fondas* dont les patrios se transforment en salles à manger : on campe, on s'installe où l'on peut, dans les greniers et dans les caves : l'hôtelier n'y prend pas garde et se borne à doubler flegmatiquement ses prix.

Le commerce ordinaire a cessé : le commissionnaire devient loueur de chaises, le marchand de journaux vend des programmes imprimés sur soie aux couleurs d'Espagne. L'installation d'estrades est une profession, la location des fenêtres, des balcons et des toits un véritable revenu.

Les tavernes ne chôment pas, les cafés et les cercles non plus, car ils sont devenus le refuge de tous les pèlerins d'occasion. Tout prospère et tout vit dans la joie. En ces jours de fêtes, les orgues de barbarie, pour doubler la recette, vont dans les rues trainés par de petits ânes ; des enfants nourrissent leur famille en chantant la célèbre malagueña de la Passion. Les guitaristes aveugles sont tellement affairés qu'ils circulent sans chien con-

ducteur et les mendiants, aux escaliers des églises montrent jusqu'à trois jumeaux pour mieux apitoyer l'étranger. Cependant, dans les rues désertes, des bruits de castagnettes font lever les yeux vers les balcons ; ah ! toutes les magdeleines ne sont pas repenties à Séville.

Cependant le spectacle s'apprête : des allées et venues mystérieuses entourent les paroisses ; les salles des écoles pieuses se transforment en vestiaires où circulent des bambins vêtus en angelots ; les statues, soigneusement époussetées, sont descendues des clochers et des tours, leur gîte ordinaire ; des pénitents les dressent et les équiper pendant que d'autres les habillent à la hâte ; de lourdes draperies frangées d'or sont clouées le long des gigantesques brancards. On se groupe, on se compte, on esquisse une répétition.

La rue de *las Sierpes* (artère principale) et la place de l'Hôtel-de-Ville (véritable cœur de la cité) regorgent de monde et, vers la fin de l'après-midi, toute circulation y devient impossible. Nous nous sommes assis en face d'une immense estrade d'honneur couverte de velours cramoisi et frangée d'or rutilant qui se détache sur la façade de l'antique monument municipal, dont nous ne saurions dire ici la merveilleuse ornementation.

Par groupes et avec une agitation de bon ton, des señoras en mantilles, strictement vêtues de noir, le livre d'heures à la main, ont pris place sur des sièges retenus à l'avance. A leurs côtés, stationnent des messieurs en correctes redingotes. Les *chulas*, les cigarières, les petites gens occupent des estrades provisoires et forment des grappes oscillant dans des équilibres instables. De

la porte des tavernes, qu'ils ne quittent guère, de beaux gas en costume andalou, glabres comme des toreros, interpellent et saluent de quolibets traditionnels les jolies filles, mañolas ou cigarières. Le soleil a laissé dans l'atmosphère une poudre d'or et les

derniers reflets de sa gloire meurent dans les glaces des miradores. Une clarté rose et légère semble voltiger au-dessus des ombres bleues de la nuit qui s'avance. Tout à coup, des toits envahis par la foule, des balcons couverts de monde, des groupes



SORTIE DE LA PROCESSION DE L'ÉGLISE DE TRIANA

agités et houleux, s'élève une immense clameur de satisfaction. Au coin de la *calle de las Sierpes*, voici déboucher les pénitents.

Un cordon de soldats les précèdent, le fusil à terre en signe de deuil. Les nazaréens suivent, en cagoules pointues et en manteaux flottants; il ne reste rien de l'homme sous ce costume qui donne à ceux qui le portent je ne sais quoi de la flexibilité du serpent. Les uns tiennent de gros cierges, d'autres des em-

blèmes; ils se groupent autour de lourdes croix en orfèvrerie massive et circulent lentement au milieu de la foule.

Derrière eux s'avance, porté sur les épaules d'une douzaine d'hommes dissimulés sous des draperies, un *Christ s'affaissant sous sa croix*, sculpture sur bois du célèbre Montañez, rehaussée de peinture et d'étoffes de prix; le pieux sujet oscille, cahoté entre des girandoles de cierges et de hautes palmes dorées, et passe



DÉFILÉ DE LA PROCESSION SOUS LA PORTE DE LA MACARENA

péniblement. A sa suite, vont d'autres nazaréens en costume de pénitents, d'autres croix, d'autres étendards, d'autres pieux sujets.

Le premier mouvement n'est pas l'étonnement; ces sculptures, dont le réalisme rappelle l'œuvre du célèbre Juni et qui sont signées Montañez et Roldan, évoquent malheureusement le

souvenir des poupées Grévin; et les lourdes draperies dont elles sont couvertes, en blessant notre goût, nous rendent involontairement injustes à l'égard de l'œuvre du statuaire. Cependant, les processions de toutes les paroisses se suivent de cinq en cinq minutes et souvent les cierges des pénitents qui ferment un

cortège brillent encore quand arrive la chasse ardente de la procession qui les suit. Des musiques militaires, d'autres appartenant aux confréries, jouent des marches funèbres.

La foule prend vivement part au pieux spectacle ; les sujets sont variés, d'un réalisme étrange, mais très populaires. La

riche toison d'or qui couvre la tête de la Magdeleine, on sait qui la donna ; on sait qui fit présent de la dentelle inestimable qui orne le mouchoir de la Véronique et aux frais de qui fut restaurée la robe constellée de la Vierge des Angoisses.

Cette statue jouit d'une grande popularité dans le peuple. Un



DÉFILÉ DE LA PROCESSION SOUS LA PORTE DE LA MACARENA

manteau de velours lamé d'or la recouvre presque entièrement et, à la clarté des cierges, son visage apparaît baigné de larmes.

La vie du Christ forme le sujet de la plupart des tableaux : Il passe dans les bras de sa mère ; Il passe dans l'angoisse de la nuit des Oliviers ; Il passe sur sa croix dominant de très haut la foule ; Il passe entouré d'apôtres, de Juifs et de Romains.

La longue attente, les voix grêles d'enfants qui, partout, dans la foule, à vos côtés et sur les toits, disent la mort du Seigneur, le contact avec cette foule impressionnée, sinon convaincue, amplifient encore le caractère saisissant de ces processions.

Passe toute une figuration vivante : des gardes, des soldats romains, des aigles de la ville éternelle, des fillettes en costume d'ange...

La nuit est venue et les processions continuent à circuler dans la clameur de la foule. Parmi tant de scènes pieuses s'est glissé un sujet qui semble échappé à l'inspiration macabre d'un Valdés Leal. La mort, symbolisée par un squelette, est assise sur le globe terrestre autour duquel tourne un caïman. J'ai salué très bas la souveraine.

Dans l'aube naissante, dans la pénombre du sommeil, vous entendez de nouveau les trompettes, les marches funèbres, le glas des tambours, les pleurs des flûtes et vous revoyez comme en un rêve les pénitents errer dans l'obscurité du premier matin..... ils passent en effet, ils recommencent à circuler et alors ces fêtes ont atteint leur but, vous devenez la proie d'une obsession : Christs agonisants, Vierges en larmes, chants de la Passion, thèmes de deuil poursuivront votre sommeil léger.

Et quand, pénétrant dans les églises, vous trouverez les autels en désordre, les croix et les images saintes voilées, les cierges éteints ; quand autour de la chaire du prédicateur, vous verrez des femmes à genoux, brisées de fatigue, assises sur leurs talons, des hommes las appuyés aux fûts des piliers ; oui certes, vous aurez la sensation que le fils de Dieu eut bien la mort d'un homme. Vous verrez combien le mysticisme est voisin du réalisme dans une âme espagnole.

A. E. E. VINCENT.

(Clichés offerts par M. le Comte B. Tyszkiewicz).



LE GUADALQUIVIR ET LA TORRE DEL ORO